

RETOUR

Alice a fait partie des stagiaires d'une action originale en Pays de Morlaix : « Imagin'action », un cycle d'accompagnement collectif de désirs pour « vivre et travailler autrement au pays », co-animé par la Scop le Pavé.

Aujourd'hui en formation professionnelle, Alexia l'a interviewée dans un jardin au bord de l'eau quelques mois après Imagin'action pour qu'elle nous raconte avec du recul comment elle a vécu l'exercice « petite histoire / grande histoire »

La consigne nous a été donnée le premier jour de la formation, une formation qui m'a intriguée et dans laquelle je venais chercher une réponse à « Qu'est-ce que, moi, je peux entreprendre sur ce secteur rural où j'aménage...! ? ».

Aujourd'hui en France on a de la reconnaissance avec des diplômes : pour ma part, l'accessibilité aux études ne s'est pas faite à la base puisque ce fonctionnement globalisant et moi ne nous sommes pas compris. Devant mon école primaire, il y avait une sculpture d'Icare qui vient de se brûler les ailes (parce qu'il désobéit à son père, et qu'il va vers l'interdit soleil...) et donc qui tombe...



EXPÉRIENCE

SUR

J'ai vécu une école primaire lamentable, je suis passée de 2° à 25°, traumatisée par une dépressive-agressive en CP, un suceur de craies en CE2 et une fan de Mel Gibson en CM2 : j'ai compris qu'il fallait avoir la moyenne et être moyenne pour être tranquille... Et j'ai arrêté les cours à 17 ans, je n'avais jamais voulu entrer en seconde, obnubilée par le fait de devoir disséquer des animaux, j'ai donc passé un BEP VAM (Vente Action Marchande). Petit à petit, j'ai vu tous mes acquis s'amenuiser... et j'ai appris les rouages de l'agroalimentaire et de la distribution...

Qui est filiale de qui ? Comment le packaging influence notre vision d'un produit identique, produit dans la même usine et détenant le même « GSI/Gencod » (code barre...)? Comprendre que les gens sont classés par type de consommateurs et comment on agit en fonction pour qu'ils ne repartent pas les mains vides ! Il faut agencer et achalander de telle façon la surface de vente : la rendre attractive, positionner des bips sonores pour que les cerveaux percutent qu'il faut regarder dans ce rayon

Bref, quoi qu'il en soit, c'est la base de construction professionnelle, pour devenir un technicien de la vente et de la persuasion imperceptible. Je n'avais pas choisi la voie de l'éducation à réfléchir et / ou à apprendre à construire sa réflexion ! Et comme je ne supportais pas l'autorité, j'ai travaillé à mon compte pendant 10 ans. Progressivement je me suis dit qu'il valait mieux être actif à l'« intérieur » d'un système, que se retrouver dans la médiocrité « à côté ». Médiocrité qui fait se complaire dans le passable, on se dit qu'au fond c'est pas si mal, sauf que quand je sais que j'ai un potentiel endormi, je me dis que c'est déconnant de ne pas m'en préoccuper ! J'ai donc décidé de me sortir de là : en commençant par le commencement : m'inscrire pour passer un équivalent du BAC, le DAEU par correspondance. Je l'ai obtenu avec mention. J'ai appelé ma tante, en sanglots : elle a pensé que c'était raté, je lui ai dit : « **Tu te rappelles quand je t'ai dit en début d'année en blaguant « je l'aurais pt'être avec mention... » et ben c'est ce que j'ai fait, j'ai une mention !** » J'ai jamais été aussi fière, je pleurais et je riais en même temps. **Je me sentais légitime, légitime d'ouvrir ma bouche, légitime d'exister, légitime d'avoir un avis sur les choses.** Voilà ce que ça pèse les diplômes en France, tu passes de médiocre à classieuse ! Dans ma lancée, je me suis renseignée pour poursuivre, ça semblait compliqué pour moi, travailleur non salarié de trouver le temps, puis un financement pour conjuguer le pro et les rangs de la fac. Mais la poursuite d'études m'est restée dans un coin de la tête...

Je pense qu'on vit dans un pays où le diplôme trône, pas en terme d'embauches mais de reconnaissance publique. Il est évident que l'école de la vie et l'expérience sont les reines de la capacité d'action sur le terrain. Il est évident aussi, malgré les campagnes de pub pour l'artisanat par exemple, que les gens de terrain n'ont pas une image très glamour, encore aujourd'hui...

Là maintenant, j'ai envie de faire des études parce que politiquement les gens vont me regarder. Je ne le fais pas uniquement pour

une reconnaissance, mais ça joue, je le fais pour être capable de, pour évoluer et m'élever autrement. Pour arrêter de subir... C'est pas mon truc !

Il y a eu cette rupture, dans ma vision des choses, les gens qui bossent tôt d'une part et les gens qui étudient d'autre part. J'étais en colère après l'école et ça me confortait sûrement de me démarquer des étudiants, j'avais l'impression d'être dans le vif du sujet, dans la vraie vie, dans l'action. Et je voyais les étudiants comme des insouciantes futiles à vocabulaire péteux. J'ai eu peur d'entrer en formation, j'étais entre le désir d'apprendre et la peur d'être formatée : que ça me



24-25

change, que ça m'impose, que je ne me reconnaisse plus. On a toujours un passage de résistance avant chaque engagement... c'est humain j'crois, non ?!

C'est compliqué de penser « formation » dans la pratique : parce que j'ai été élevée dans une forme d'autogestion et de liberté, j'en pâtis de l'institution et du cadre. Entrer et suivre une formation, c'est passer en quelque sorte dans un autre « monde », me formater un peu, proposer une vision différente de la mienne. Une formation, ça met en forme et ça structure de futurs professionnels, c'est pas très alléchant vu comme ça, mais je me sais assez fidèle à moi-même pour ne pas m'oublier là dedans. **Je sais d'où je viens, je connais mes valeurs, je sais ce qui est important dans la vie.** Et je viens apprendre un métier ou des connaissances. Je sais qu'il y a des chances

que je croise des formateurs endoloris par la routine, ou super experts fermés à l'alternative de ce qu'ils savent, des gens passionnés et passionnants aussi sûrement !

Quand je me suis inscrite à Imagin'action, nous avons assisté à une première journée de positionnement / présentation avec quelques outils pour nous « présenter », il y avait une vingtaine de personnes : je me rappelle d'un bénévole des Restos du Cœur et d'une fille qui voulait ouvrir un salon de coiffure et on nous demandait de nous regrouper par peintures de chausses, par nombre de déménagements dans nos vies, etc. On a ensuite participé à un « débat-mouvant » du type « Est-ce qu'on doit se former ou aller à l'école pour apprendre des choses »... Évidemment que non ! Je n'aurais pas bougé d'un poil !

Je ne savais pas très bien ce qui serait proposé dans cette formation, j'étais comme d'habitude sur la défensive, en me disant que de toutes façons, en cas de flan, j'étais habituée à trier dans un flot de baratin prévisible ! Je me posais pas mal de questions, sur l'intention et l'objectif de cette formation, qui la subventionnait, à quel point ce serait institutionnel : je n'ai jamais correspondu à tout ce qu'il faut pour rentrer dans les cases, les cases de quoi j'en sais rien : elles sont faciles à discerner et compliquées à définir ! Mais je me suis toujours sentie « extra-terrestre » et j'ai très souvent été reçue par les administrations comme ça. Pour moi passer le pas d'une institution, aller dans une démarche de formation, me heurtait automatiquement à plein de préjugés : je m'attendais à ce que des personnes endormies dans leurs postes nous proposent des « actions de format-isat-ion », sans considérer nos individualités, juste en nous balançant des modes d'emploi, qu'il faudrait décortiquer et tri-sélectionner !

J'ai entendu le mot « éducation populaire », j'avais jamais entendu ça ! Cependant, cet improbable classement par peintures

de godasses, m'a donné envie d'aller voir si ma possible réponse était par là !

Quatre mois après : premier jour de formation, on était accueilli dans une endroit charmant : super douillet, chaleureux, ça joue ! On s'y sent bien !

Le premier atelier qu'on nous propose, « petite histoire / grande histoire » : on nous demande de prendre une demi-heure pour réfléchir et recenser les moments marquants de nos vies intimes et ce qui nous a touché dans l'Histoire (commune). Même si l'endroit était cosy, et que j'étais plutôt dans un état d'esprit un peu moins résistant / réticent, je me suis tout de suite dit que c'était super taré de proposer cet exercice, que ça rentre dans l'intimité des gens, qu'on se connaît pas, qu'y'a pas de confiance, que c'est hard de demander aux gens de remuer leurs vieilles casseroles, et du coup j'ai aussi flippé des possibles réactions violentes des autres ! En le disant, je me rends compte que penser que les gens vont révéler leur intimité ne peut donner qu'un retour violent c'est que vraiment ma vision de l'inconscient collectif relationnel va mal ! Ça reflète assez bien le comment on doit se construire dans l'individuel et porter la panoplie artificielle de « super gens, heureux, funs, hypes » au détriment de nos épanouissements personnels qui passent par des phases d'individualités assumées et émancipées

Pour le coup, l'exercice a été cash ! Dans le sens où on ne se connaissait pas, et où on est rentré dans l'intime tout de suite ! Donc on a pris nos temps d'introspection, puis on s'est raconté, à des inconnus, sans masques, on leur a raconté ce qui nous a institué, sur quoi on s'est fondé, parfois sur l'événement sur lequel on porte un pansement et qui a fait qu'on s'est fait-e-s et construit-e-s de telle ou telle façon. **Bref, une présentation pour de vrai !**

Pour le retour sur expérience de la consigne « petite histoire / grande histoire », c'est un peu loin maintenant, mais j'ai un souvenir pas très

confortable : on nous a demandé de prendre un temps pour penser à des moments « clés » de nos vies dans la petite histoire, des moments perso, dans la grande histoire, des moments communs, historiques, mais qui nous ont particulièrement marqués. Sans plus de précautions : c'est dans ce sens où ça m'a inquiété des réactions possibles... Je me suis même dit que ça devrait être encadré par un médiateur ou un thérapeute. J'ai pas du tout senti qu'on avait été préparés en amont... à se sentir en confiance : comme si on était des gens super mignons et libérés, en mode « open-data » et sans complexes, et que c'était tout à fait naturel qu'on ouvre notre histoire intime à de parfaits inconnus... C'est pas parce que l'endroit était smoothie et l'idée de la formation originale qu'en moins de deux on se sentait hyper ouverts de la parole ! Je n'étais pas du tout détendue, ça ne m'arrangeait ni ça ne m'intéressait de parler de ma vie. Rien que dans la préparation, j'ai passé une demi-heure d'introspection pas forcément agréable, je suis remontée de mes premiers souvenirs en passant par différents moments, ils ne sont pas tous gais, j'imaginai que je n'étais pas la seule dans ce cas, c'était pas très confortable, et comme perso, je suis quand même quelqu'un qui va vers la transparence, je me suis sentie mal, et j'ai essayé de sélectionner ce que j'allais bien pouvoir dire de dicible...

Nous introduire l'exercice comme étant un « mode de présentation », ça met bien la pression, ça engage grave ! C'est pour ça que je disais que l'exercice a été cash : on est direct dans le bain, faut quand même avoir un certain sens de l'adaptabilité je crois ! Dans une globalité, on a quand même parlé de viol, de proches décédés, de trahisons, de gens qu'on aime profondément, de moments décisifs, de violence conjugale, de problèmes d'infertilité, etc. Y a eu des larmes, et même sans les larmes, c'est violent ! À dire et à entendre !

En le préparant, je me suis demandée comment ces inconnus allaient juger mes valeurs, mon histoire... Et évidemment par la même occasion,



y a une anticipation de la concurrence qui se met instinctivement en place ! Que vais-je bien pouvoir dire de plus spectaculaire, mémorable, représentatif... ? Et dans la « grande histoire », quelle anecdote va montrer que j'ai une culture qui en impose ? Ou que je suis originale parce que ce sont tels types d'événements qui me parlent ? On a envie de « faire mieux que les autres », c'est insupportable ! Mais c'est tellement inévitable... on a naturellement envie d'étaler sa science ! C'est très scolaire aussi, non ? !

Je pense que ça a tout à fait sa place en second temps de présentation, d'abord on peut peut-être parler de nos valeurs, de nos idéaux et une fois qu'on se connaît un peu, qu'il y a un minimum d'empathie et de confiance, on envoie le paquet « pathos » ! Mais là dès le premier jour... c'est brutal ! **Et il faut le digérer ce lâcher prise et ce don de soi devant d'autres, ça travaille pendant quelque temps...** c'est pour ça que je pense que ça mérite quelques pincettes !

Dans le déroulé de la retranscription générale, il n'y avait pas vraiment de fil conducteur, c'était pas prévu et il a fallu expliquer la petite histoire

de pourquoi on s'appelle Untel, donc il y a des récits bucoliques, et d'autres qui ne savent même pas pourquoi puis certains faisaient une présentation chronologique, du coup on a tou-te-s suivi le mouvement, j'avais pas organisé mes moments comme ça, en fonction de mes tranches d'âges, j'ai fini par improviser, et à la fin j'ai lâché des infos que je n'avais pas anticipé et j'ai versé ma larme tout ça parce qu'on parlait de 2013, et que j'ai bêtement suivi le groupe, pourtant c'est pas mon genre ! Mais l'exercice m'a surprise, t'as envie de garder des choses, et en même temps de te présenter c'était confus ! Mais me retrouver à parler de deux décés plutôt récents ce n'était pas une super idée ça m'a sûrement manqué qu'on ne me précise pas de me sentir libre, de dire, de participer, de ne pas dire, d'aller à mon rythme... Une touche d'accompagnement bienveillant en somme !

Y a eu cette potentielle concurrence d'expériences, mais on a vite été empathiques, quand on s'est rendu compte que chacun partageait de soi à la fois c'est brutal, à la fois ça pose direct le cadre. J'aurais quand même insisté sur le fait qu'on puisse baisser les masques, qu'on était là pour travailler sur nous, ensemble, et encore une fois, c'était peut être trop tôt. Je ne pense pas qu'on ait été condescendants, critiques ou pesants, envers aucun, on a respecté le témoignage et le rythme de tous, parce qu'on s'est chacun construit comme on a pu, sur les séquelles qu'on évoquait, et que ce genre d'exercice t'en fait ouvertement prendre conscience et ça nous a mis dans une position égalitaire. À ce moment-là, on n'avait pas d'âges, pas de statuts, on était nous les fruits conséquents de nos histoires.

Bien évidemment on a sélectionné ce qu'on lâchait au grand groupe ! Si on le re-faisait aujourd'hui avec les mêmes personnes, j'imagine qu'on dirait des choses différentes, maintenant qu'on est en confiance et qu'on se connaît ! Cependant, même dans la pudeur de la rencontre, on s'est dévoilé, on était plus empathique avec les uns et les autres, ça a aussi permis de faire

tomber les préjugés, de savoir d'où on vient, de qui on vient. Sur le coup ça m'a profondément agacée, voir soulée ! Je voulais qu'on me voit par ce que j'avais fait, et comment j'avais décidé de me construire par moi-même. Alors que la phase de genèse où on parle de nos débuts dans la vie, ça engage vraiment à livrer un « jardin » ! **D'où je viens, comment je me suis construite en réaction à ma culture, puis émancipée de ça... comment je me suis individuée au sein de Ma famille et de Ma société...**

C'est expliquer l'atmosphère vécue et même subie de notre héritage culturo-familial : on l'assume ou on l'assume pas, **on ne décide pas quel genre de fœtus grandissant on va devenir : on va simplement grandir et se construire en réaction à ce qu'on va voir, à notre quotidien, en fonction de qui vont être nos référents éducatifs !** On se construit sur les bases qu'on nous « offre » : qu'on naisse aveugle, qu'on soit l'enfant d'un milliardaire, qu'on naisse hétérosexuel, qu'on soit une princesse héritière d'un trône, ou d'un couple de trisomiques, ou dans un camp de réfugiés, qu'on naisse dans une famille de bobos au fin fond de la Lozère, de bobos rennais ou de deux papas, quoi qu'on puisse en penser aujourd'hui, parce qu'entre temps on est passé par la case « bourrage de crane sur les jugements de valeurs »... On vient de notre culture familiale, elle est unique, et chacun l'aborde avec son propre point de vue. Quelles que soient nos racines, c'est tout simplement hyper naturel, c'est plus tard qu'on se dit « Je suis différent des autres et c'est bien ou mal... »

Quand l'exercice « petite histoire / grande histoire » nous demande cette introspection à l'âge adulte, qui sera à retransmettre devant un groupe d'adultes qu'on connaît pas, c'est... je veux dire, il y a des moments dans ma vie d'enfant pour lesquels je culpabilise, parce qu'un jour je me suis rendu compte que des gens pouvaient avoir un regard jugeant, effrayé ou snobant par rapport à une de mes normalités culturelles, et qui a transformé mon regard, mon sentiment vis-à-vis de ça. C'est comme ça que j'ai

appris à enfouir ou à refouler des émotions :
bravo l'inconscient éducateur collectif.

**C'est dur d'apprendre à ce que ce soit « normal »
d'être soi et d'être différente, parmi les autres !**

Dans un fonctionnement où l'anormalité est
mal perçue : on entend « T'es pas normale »,
« Elle ne fait pas comme tout le monde »,
« C'est trop bizarre »... je crois qu'on n'a pas
besoin d'être un monstre à trois têtes pour avoir
entendu ça un jour ! **Bref, on n'est pas forcément
toujours bien avec nos origines ! Surtout**
si tu viens plus de l'« incendie » que des
« paillettes », les casseroles traînent, ça peut
réveiller de vieux démons, pas forcément
méchants mais pas forcément sympas non plus...
et passer pour l'« extra-ordinaire » du groupe,
parce qu'on a envie d'être le bon élève
de l'uniformisation, c'est pas facile à lâcher !
Tu sais je vais pas raconter ma vie là comme
ça, mais quand j'évoque un panorama caricatural
de ma famille... Évidemment aujourd'hui, je trouve
que c'est grave la classe, m'enfin le chemin à été
long, et pas toujours facile à assumer !

**C'est pas facile de parler de notre genèse,
de notre héritage familial, j'avais juste envie
qu'on me regarde comme qui je suis : ce que moi,
j'ai décidé de faire de moi-même, j'avais pas
envie de justifier mon parcours : j'avais envie
d'être normale, sans vouloir accepter que
je ne le serais jamais, malgré moult efforts !**

Quand on nous a annoncé la consigne, j'ai pensé
à tout le monde, que peut être il y a des gens qui
allaient avoir une drôle de réaction. C'est pas
facile de parler de nos parents, c'est reconnaître
qu'on est formaté à eux : j'étais intérieurement
en rage de parler de qui est mon père, du rapport
qu'on a eu, ou pas eu... de ce que fait ma mère :
j'ai toujours eu envie d'une famille sans atypisme...
J'avais envie de présenter mon individualisme :
quelle personne, j'avais construit, Moi !
De ne pas être la fille de... ces gens dont tout
le monde à une opinion, que personne ou presque
ne connaît... Ma mère m'a élevée, dans le cocon
matriarcal, nous sommes grégaires ! Nous l'étions
en tous cas ! Ma mère est voyante extra-lucide...



28-29

oui voilà, vous voyez l'effet que ça fait quand
je dis ça à quelqu'un... et les questions qui vont
avec « Mais toi tu y crois !!? », « C'est pas
de l'arnaque ce truc ? », « Et sinon, elle gagne bien
sa vie avec ça ? », moi j'ai jamais posé ces
questions à quelqu'un qui me disait « Ma mère
est responsable de gestion financière et
budgétaire » « Et toi tu y crois à ça !? », c'est pas
de l'arnaque ce truc ? »... elle a du m'apprendre
la courtoisie !

**Ce qui ne me plaît pas ce sont les statuts
sociaux, la texture des valeurs : ton job,
ta dégain, ton « swag » : on dirait qu'il n'y
a que ça qui compte... alors qu'au final, c'est pas
du tout ça qu'on retient !**

Aujourd'hui je ne suis plus tant dans
l'opposition entre mon histoire culturelle et mon
histoire individuée... en moi, je vois les membres
de ma famille, avec leurs atypismes, leurs
faiblesses et leurs grandes qualités,
et je me sens forte de ça ! Parce que je me suis
dégagée de la culpabilité de certains traits
de mon enfance, un enfant fait comme il peut,
dans la norme qu'on lui propose ! Et je ne suis pas

responsable de cela ! **J'ai, avec mon identité, choisi comment me construire face à ça, je l'ai fait à ma manière.**

Je cherche notre liberté d'action, je cherche notre libre arbitre... je ne sais pas si je me le figure ou si je vais le rencontrer quelque part... Je fais partie d'un tout, mais il est évident que je n'aurais jamais été qui je suis dans un autre contexte.

Ça permet de casser direct les préjugés, au lieu de construire la relation dessus. Quand on construit une relation sur des préjugés, un jour, l'un ou l'autre explique sa vérité, ça brise le fantasme, je pense à la cicatrice qui traverse la moitié de mon bras un peu en dessous de mon poignet, c'est assez moche et impressionnant, je vois les gens bloquer dessus, avec des têtes de pitié et de frayeur, après confirmation, la plupart pense que j'ai voulu me tuer. Et puis j'explique, je m'en sens obligée, déçue de voir les grimaces sans questions derrière ! Donc je me justifie : je suis tombée sur un carreau de fenêtre et que je m'en serais bien passée et j'ai autre chose à faire que de me couper les nerfs... Et là je me rends compte qu'on est pas du tout dans les mêmes réalités... que la communication est étrange... qu'on se fige sur l'apparence et que ça nous est difficile d'aller au delà, c'est comme une violation de propriété. L'apparat est tellement normé, que le fond de l'autre semble intouchable. C'est pour ça que l'exercice semble violent : il nous met directement face à nos fonds, à l'intime, même quand on ne livre pas grand chose, le peu qu'on lâche n'est pas anodin ! Y a aucun témoignage qui a été jugé, qui a été médité, on s'est tous prêtés à l'exercice, on a écouté les quinze versions avec bienveillance, et apprentissage de l'autre. **On avance tellement mieux et tellement plus sainement quand on n'a pas peur de se dire les choses, ou en tous cas quand on arrive à se les dire !**

Pendant l'exercice : parler de mes parents, les présenter, admettre un processus génétique et un héritage de qui ils sont, j'en avais vraiment

pas envie, ça a été un moment particulier pour moi, d'ailleurs ce soir là, sur le chemin du retour à la maison, j'ai pleuré pendant une heure.

On s'est trouvé des points communs, des sensibilités partagées sur des grands moments de la grande histoire ! On a aussi appris des trucs : vous connaissiez Jean-Marie Lebris ? Premier vol d'un plus lourd que l'air en 1856 ! Bon ok... J'ai pas tout retenu !

C'est un exercice assez long, on évoque 5 moments intimes et 5 moments historiques, nous étions 15, ça a pris une bonne journée et demie ! Ça a permis de préparer les travaux de groupe qui nous attendaient après. **Il me semble qu'on se voyait à échelle humaine, sans préjugés, sans détours fantasmiques sur les un-e-s et les autres... sans hiérarchie, avec estime, avec simplicité, et ça a permis d'être beaucoup plus constructifs que dans une ambiance de compèt', avec des non-dits ou des rivalités.** Du coup on a été productifs rapidement ! Et on se fait confiance ! Il y a certaines personnes que je vois un peu comme des potes d'enfance, qui savent...

J'ai commencé l'exercice assez réfractaire, ou en tout cas en alerte, aujourd'hui je l'identifie comme un bon outil de rencontre. Certes, ça taille un peu dans la dentelle, mais le résultat nous a permis d'installer une assez bonne osmose dans l'équipe. On a écrit nos moments sur une fresque en papier, tout autour de nous, on n'a pas pris de photos : dommage, mais je visualise un moment avec cette fresque de 1820 à 2013, une représentation de nos histoires qui nous enrobait / encerclait.

C'est un support : il peut être transformé et adapté, raccourci, allongé...

Depuis Imagin'action, qui était surtout un temps proposé pour apprendre à comprendre qui on souhaite être et aller vers la mise en acte de notre capacité, j'ai réfléchi à ce que je voudrais faire, à un moment, je me suis identifiée comme un « connecteur-propulseur », et je me suis inscrite dans une formation de coordonnateur de projets. Cet atelier peut être un bon support

pour un travail de constitution ou de consolidation de groupe. Je ne l'ai pas (encore) reproduit, c'est compliqué de par sa durée, il faut avoir un temps adapté et exclusif pour ça... Je vais réfléchir à une manière de le proposer. Mais tu vois, là par exemple, en formation, j'entends les gens insister sur le fait que nous sommes dans une formation professionnelle, on protège son intime, et dans ce sens cet exercice, bien introduit et encadré, est un bon moyen pour aller au-delà de cette résistance, **parce qu'on a beau être des pros, on est d'abord des individus uniques...**

Et c'est pour valoriser cette richesse de diversité culturelle, qu'il me semble primordial d'introduire des ateliers de ce type, pour casser l'uniformisation professionnelle, l'uniformisation sociétale, et (re)donner sa place à l'individualité dans la coopération!

Qu'on le veuille ou non, on est ensemble, on doit fonctionner ensemble, est-ce qu'on se met d'accord pour valoriser le « tous pareils », le normé, ou est-ce qu'on se met d'accord pour sublimer la mixité des richesses individuelles? Si on va vers l'individuation, il faut faire un travail de désapprentissage de l'individualité, d'apprentissage de l'individuation et d'éducation à la coopération dans nos fonctionnements et notre organisation, arrêter de cacher les choses, de créer des tabous, les histoires de chacun font partis du patrimoine collectif : partageons! Ça rendrait caduques tout un tas de truc qui nous pourrissent la vie!

